

379. Paris, Mercredi 20 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Collection : [1840 \(février à octobre\) : L'Ambassade à Londres](#) - [Voir les autres notices de cette collection](#)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Discours du for intérieur](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Santé \(enfants Benckendorff\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février à octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :



[371. Londres, Dimanche 17 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)



[372. Londres, Lundi 18 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-05-20

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit A mon réveil, dans mon lit, on me remets la 372 venu directement. N'aurais-je que cela ? Me punissez-vous en éludant ?

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 438/140-142

Information générales

LangueFrançais

Cote1039-1040, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription379. Paris Mercredi 20 mai 1840,

9 heures

A mon réveil dans mon lit, on me remet le 372 venu directement n'aurai-je que cela ? Me punissez- vous en éludant ? Faudra-t-il rester 24 heures encore dans un état d'angoisse abominable ? Une réponse sur Madame ? Il est à sa place le Madame, mais vous l'aurez jugé à propos, Mais moi, aujourd'hui, j'aurais mieux aimé des coups de bâton que Madame ! Et cependant, je n'ai pas été élevée dans ce qu'on appelle des idées russes. Je vous remercie des nouvelles de mon fils, les plus fraîches et les plus sûres que j'aie.

Vous êtes bon de passer à sa porte, je vois vraiment que son état ne mérite plus cette sollicitude, et cependant jusqu'à son départ faites moi la grâce de me donner de ses nouvelles tous les deux jours. Montrond est venu hier matin, il m'a trouvé dans une attitude et une mine d'idiote, je crois. qu'il m'a dit le mot. Je regardais des allumettes, avec un air égaré. Il m'a demandé ce que j'avais Je lui ai dit que j'avais envie, de me pendre ou de me noyer. "J'ai bien quelques fois cette envie-là aussi, mais je remets." Et puis il a bavardé, et m'a presque distrait de ma triste disposition.

Nous avons parlé de tout. Je lui ai fait cette question-ci. Entre ces deux versions opposées, celle que Thiers a inventé la translation des restes de [Napoléon], et arraché avec peine l'aveu du Roi ; et celle que c'est le Roi qui l'a imaginé et Thiers obéi.

"Laquelle dois-je croire ?

- Croyez ce qui est le plus vraisemblable. Le fait est de Thiers."

Pour vous expliquer ma question vous saurez que le Roi a dit à Appony que c'était son idée à lui et qu'Appony le croit parfaitement. Je crois que j'ai oublié de vous dire le récit de Granville. Il y a bien longtemps, c'est-à-dire bien longtemps avant le 1er de mai que Thiers est venu lui parler de cela et l'a prié de sonder lord Palmerston sur l'accueil qui serait fait à cette demande. Et puis Thiers lui a dit qu'il valait mieux ne pas sonder et il lui en a fait la demande directe de la part du gouvernement français. Je vous dis exactement, ce que m'a dit Granville. Grandement j'aime mieux qu'on vous ait ordonné de terminer une négociation déjà commencée. Je serais fâchée qu'on vous eut consulté, car c'est à mon avis une impudente affaire. De cette façon vous n'êtes responsable de rien. Je dois ajouter que Bourqueney m'a dit ceci. Le 1er mai lorsque Thiers est venu avec le Cabinet féliciter le Roi sur sa fête, le Roi lui a répondu en lui octroyant les restes de Napoléon. Bouquet pour bouquet. Vous savez maintenant tout ce que je sais sur cela. Vous trouvez que j'y pense beaucoup. C'est que vous verrez que ce sera beaucoup.

Je ne saurais vous dire la mélancolie de toute ma journée hier, Je suis si triste, si triste ! Et seule, seule ! Le soir j'ai eu lord Harrowby qui traverse pour retourner en Angleterre. C'était l'ami de Pitt. Il a été 40 ans ministre, j'étais fort lié avec sa femme. Si vous le rencontrez faites sa connaissance. Pas un Anglais ne parle

français aussi bien que lui et il parle de tout. L'automne arrive, le prince de Chalais, Gabriac, beaucoup d'autres je ne sais plus qui. Mais j'étais si peu entraînée ! Je crois qu'on aura trouvé ce que Montrond m'a dit.

Midi. Rien, pas une autre mot !

2 heures

Je viens de remercier Dieu comme je l'ai fait le jour où mon fils lui-même m'a annoncé qu'il était hors de tout danger. Votre lettre a été pour moi cette lettre là, plus que cette lettre là ! Ah je vous dis bien la vérité. J'étais aujourd'hui prête à pleurer à chaque instant. Je suis sortie, non pour marcher mais pour m'appuyer sur la terrasse vis-à-vis mon appartement. Je regardais chaque passant avec envie, j'étais si sûre que chacun d'eux était plus heureux que moi. Mes larmes ont coulé ; un promeneur m'a regardée avec étonnement, c'est le seul qui s'en soit aperçu. Je suis redescendue de la terrasse, j'ai honte de vous dire tout ce qui s'est passé en moi, je ne savais si je tournerai à droite ou à gauche ; à droite pour rentrer chez moi, à gauche vers le pont. Et je me disais. Il ne saura jamais comme je l'ai aimé ! Mes jambes me manquaient ; dans ce moment je vois une jeune figure d'homme devant moi, l'air riant, ôtant son chapeau mettant la main dans son habit, & me présentant une lettre. Ce n'est qu'alors que j'ai reconnu le jeune homme. Ah s'il s'entend en physionomie comme j'espère qu'il s'entend en médecin, qu'il doit avoir fait d'étranges observations sur mon visage. Je la tenais donc cette lettre, et il me semblait que je n'aurais jamais la force d'arriver jusqu'à chez moi pour la lire. Ah que d'émotions j'ai eu ce matin, que de pensées contraires, que d'amour, que de désespoir ! Vous ne comprendrez pas tout ce que je vous dis, cela a l'air de folie, et je crois que cela y touche. Je suis rentrée, j'ai couru au dernier mot, et ce n'est qu'à sa vue que j'ai respiré. Quelle lettre ! Que je vous aime, que je vous bénis. Parlez-moi des tulipes tant que vous voulez, comment avais-je oublié les tulipes ? John Newton, quel brave homme ! Adieu. Adieu. Je suffoque mais cette fois, c'est de plaisir, et d'un tel plaisir ! Je ne serais jamais parti sans voir votre mère et vos enfants. Et j'ai dit à Génie ce que j'avais sur le cœur. parce qu'il est entré dans le moment où je venais de lire les deux lettres contradictoires, mais ne parlons plus de cela. Ne parlons plus que d'.... Je ne sais ce que je dis, mon cœur bondit de joie. Ah, qu'il est jeune mon cœur. Adieu. Adieu, toujours. Adieu

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 20 mai 1840

Heure 9 heures

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Londres (Angleterre)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 379. *Paris, Mercredi 20 mai 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot*, 1840-05-20.

Éditeur : Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim,

CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 21/01/2022 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/366>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 14/01/2020
